

L'ARCHITECTURE OU L'ASSISE D'UN CONTRAT ENTRE L'HOMME ET LA NATURE

VALÉRIE LEVÉE

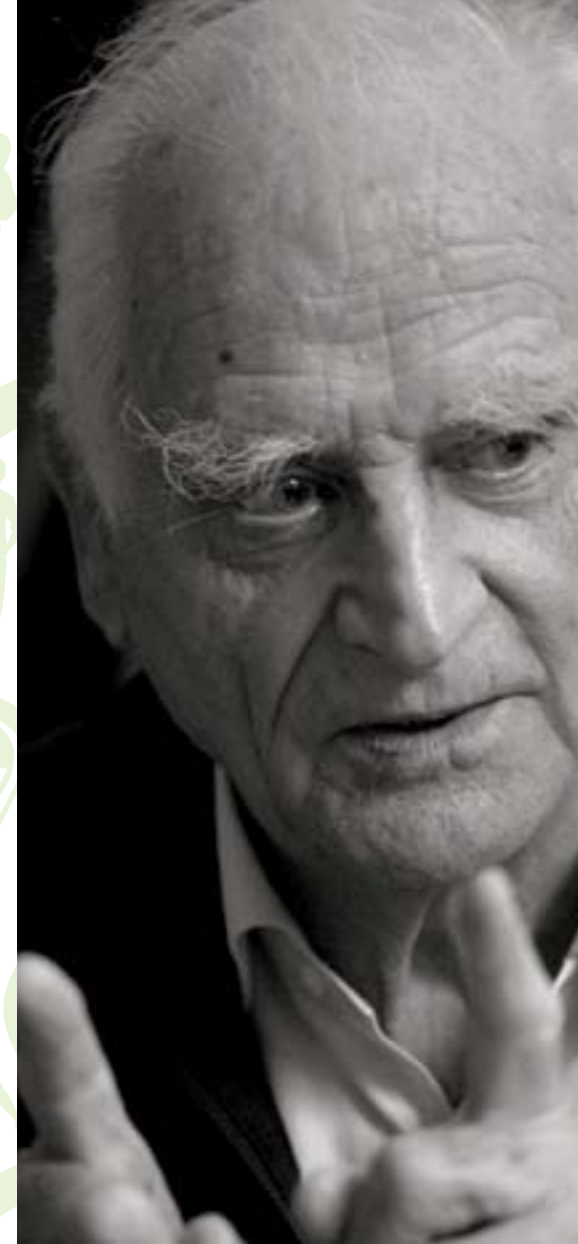
En 1839, Darwin publie un croquis, une sorte d'arbre schématisant l'évolution des êtres vivants. En 1874, Haeckel attribue à l'homme le faite de l'arbre. La science a aujourd'hui fait descendre l'homme de la plus haute branche pour le remettre à sa place : une simple pièce dans le puzzle de la biodiversité. Paradoxalement, cette prise de conscience n'empêche pas l'homme de se dessiner un mode de vie en rupture avec la nature. C'est le constat que fait l'architecte **Jean-Paul Boudreau**. Depuis l'université, il s'interroge sur le rapport que l'homme entretient avec le milieu naturel. Nourri des pensées du philosophe **Michel Serres**, de la démarche artistique d'**Olafur Eliasson** et de plusieurs architectes, il poursuit sa réflexion, tente de la diffuser et de la traduire dans le construit.

L'homme déconnecté du milieu naturel

La nature a changé de statut. Elle qui était jadis vénérée et respectée est aujourd'hui maîtrisée et domptée. Naguère, la terre nourricière ne fournissait que les légumes de saison. Aujourd'hui, les tomates poussent en plein hiver sous la serre. Qu'importe la neige et le froid, les rivières harnachées fournissent l'énergie pour se soustraire à l'hiver. L'architecture n'échappe pas à cette aveuglante béquille technologique. Jean-Paul Boudreau donne en exemple un projet d'aéroport en verre en Libye! La technologie toute-puissante a occulté la morsure du soleil libyen; faisant fi des gains thermiques, la climatisation existe! Le sens de l'observation de la nature n'est plus.

L'homme du 21^e siècle, largement citadin, ne cherche plus l'ombre de l'arbre mais le climatiseur. Et il fait sa récolte au supermarché, là où les céréales ne sont plus que des granules colorées et sucrées dans des boîtes en carton, et le bœuf, un pavé de viande rouge coté AAA. Il relègue aussi les sites d'enfouissement, les barrages, les plaies vives des mines hors de sa vue, repoussant les impacts environnementaux pour mieux les oublier et ne pas y faire face. Pourtant, ces impacts ne restent pas confinés. Ils se globalisent. Car l'homme, fait remarquer Michel Serres, est devenu sur terre une force physique qui influence le système terrestre autant que les mers, les forêts, les déserts. « Il existe désormais des lacs d'hommes, acteurs physiques dans le système physique de la Terre », écrit-il. Et parlant des villes, il dit : « Elles équivalent à maints déserts, les architectures dures et chaudes des mégalopoles. »

Finalement, l'homme vit sur terre comme un pensionnaire qui ne paie pas son dû. Il profite du logement et de la nourriture; il prend, mais ne donne rien en retour. Michel



Charles Dupont

Michel Serres prône un contrat naturel pour reconnaître les droits de la nature et la protéger du vandalisme humain. Ce faisant, c'est de lui-même que l'homme se protège.

Serres compare cette attitude à celle du parasite qui épuise son hôte jusqu'à le tuer. Or, détruire l'écosystème, c'est hypothéquer le devenir de l'humanité. Comme l'écrit le philosophe : « La Terre exista sans nos inimaginables ancêtres, pourrait bien aujourd'hui exister sans nous, existera demain ou plus tard encore, sans aucun d'entre nos possibles descendants, alors que nous ne pouvons exister sans elle. » Pour la survie de l'homme, il préconise l'évolution du parasitisme vers la symbiose avec la nature, une symbiose qui reconnaisse les droits de la nature. Malheureusement, la nature n'use ni de grève ni de manifestation pour revendiquer ses droits. Il revient donc à l'homme de se porter à la défense de la nature opprimée. À l'instar des droits de l'homme qui reconnaissent l'égalité des hommes et des femmes quelle que soit leur origine, à l'instar d'un contrat social qui tente de protéger l'exploitation de l'homme par l'homme, Michel Serres prône un contrat naturel pour reconnaître les droits de la nature et la protéger du vandalisme humain. Ce faisant, c'est de lui-même que l'homme se protège. Les prémisses d'un tel contrat se mettent en place. Le Protocole de Montréal en est un bon exemple. Celui de Kyoto montre que le chemin sera encore long.

L'architecture pour renouer avec le milieu naturel

L'environnement urbain participe largement à couper l'homme de la nature. La ville noie le citadin dans le béton. Les arbres coupés en boule témoignent de la volonté humaine de contrôler la nature, et les parcs ne sont que des maillons orphelins des écosystèmes. Les bâtiments sont de plus en plus hermétiques. « Ce qui a tué cette perception de la nature, c'est de vouloir mettre les gens en situation confortable, de climatiser et de chauffer pour

créer des conditions de travail performantes », remarque Jean-Paul Boudreau. Désormais, les fenêtres ne s'ouvrent plus et les courants d'air sont révolus. L'hermétisme gagne les domiciles et les automobiles : la vie du citadin se résume à passer d'une enceinte hermétique à une autre.

Si l'urbanisme et l'architecture concourent à cette perte de la dimension naturelle, ils offrent aussi, en contrepartie, un fort potentiel de réconciliation. Comme dans un cercle vicieux, le désir de contrôler la nature conditionne l'aménagement de l'environnement qui, par la suite, déteint sur l'homme pour l'éloigner encore plus de la nature. Il suffit alors de suivre le cercle en sens inverse : bâtir des édifices connectés avec le milieu naturel insufflera un regard protecteur envers la nature qui, ultérieurement, se répercutera sur de nouveaux paradigmes d'aménagement. Pour dérouler le cercle dans l'autre sens, il faut un point de départ, un catalyseur qui force à regarder la nature en face et oblige à la ressentir. « Il faut réapprendre à la percevoir », prétend Jean-Paul Boudreau.

Dans cette rééducation, Olafur Eliasson ouvre la voie. Cet artiste contemporain compose ses œuvres à partir d'éléments et de phénomènes naturels. Il ne peint pas des forêts ni ne sculpte des oiseaux. Ses œuvres incorporent des éléments végétaux réels, reconstituent des chutes d'eau, de la brume, le souffle du vent. Plus qu'un objet observé par le visiteur, l'œuvre est un itinéraire, une ambiance vécue par le visiteur, une expérience visuelle, mais aussi tactile et sonore. La galerie d'exposition ne contient pas l'œuvre, elle est l'œuvre. Quant au visiteur, il est happé par ses perceptions. Un son, un souffle, une lumière l'attirent, et dans son mouvement, l'irisation se déploie dans la brume, le clapotis de l'eau s'estompe... L'observateur prend part à l'œuvre et à la réflexion sous-



Jacob Jørgensen

Olafur Eliasson compose ses œuvres à partir d'éléments et de phénomènes naturels. Il ne peint pas des forêts ni ne sculpte des oiseaux. Ses œuvres incorporent des éléments végétaux réels.

jacente. « Généralement, objet et sujet sont strictement séparés et cette dualité représente le rapport qu'on a avec la nature. Eliasson est le premier artiste à confondre le sujet et l'objet », commente Jean-Paul Boudreau. Ses œuvres recomposent des ambiances environnementales qui, placées entre quatre murs, allument les sens. Et ces perceptions sensorielles exacerbées redonnent du sens à la nature. Finalement, « ses œuvres font prendre conscience à l'homme de sa place dans l'univers », résume Jean-Paul Boudreau.

Olafur Eliasson montre la voie, et « le reste du travail, c'est de traduire ce principe dans le bâti » aspire l'architecte. C'est un peu ce qu'a fait l'agence **Diller + Scofidio** avec le projet Blur. Pour l'Exposition nationale suisse à Yverdon en 2002, les architectes ont conçu une plateforme lacustre baignée de brume. L'eau, puisée du lac, était filtrée et vaporisée au moyen de 31 500 gicleurs au point de rendre les visiteurs aveugles et sourds. Privés de sens, les visiteurs s'en remettaient à un mini-ordinateur portatif pour s'informer sur leurs voisins; un clin d'œil à la dépendance envers la technologie... Sous la plateforme, les visiteurs accédaient à un bar qui offrait des eaux embouteillées de multiple provenance. Dans ce pavillon, l'eau s'imposait par le goût, l'ouïe, le toucher, la vue et peut-être même l'odorat. Mais cette reconnexion sensorielle avec l'eau n'était que ponctuelle, le temps d'une visite dans une exposition temporaire. Qu'en reste-t-il de retour à la vie quotidienne? Pour aller plus loin, l'expérience doit devenir permanente en passant par l'habitat et l'urbanisme.

Les prémisses d'une iconographie arrimée au milieu naturel

Bien avant Eliasson et le projet Blur de l'agence Diller + Scofidio, on ne peut taire l'élan environnemental que **Frank Lloyd Wright** a imprimé à l'architecture, lui qui voulait la détourner de la vision machiniste pour l'ancrer dans le milieu naturel. Plus près de nous, l'architecte **James Wines** réactualise son propos et suggère de prendre du recul par rapport à la technologie et de tenir compte de la limitation des ressources naturelles. Pour reprendre ses termes, il est temps de passer de la conception « technocentrique » à une conception « écocentrique ». « Nous considérons, écrit James Wines, la technologie environnementale comme une précieuse trousse à outils, et les sciences naturelles comme première source d'inspiration. »

Mettre l'emphase sur la technologie est d'ailleurs un reproche adressé à la certification LEED. Les bâtiments verts n'ont parfois de vert que la coquille. La conception et l'utilisation de ces bâtiments sont plus respectueuses de l'environnement mais, insiste Jean-Paul Boudreau, « c'est juste pour économiser les ressources et ça ne redonne pas le contact avec l'extérieur ». Quelle expérience environnementale vivra l'étudiant qui circule dans le pavillon Lassonde à l'École polytechnique? Le bâtiment reste un silo étanche à la nature. Ces certifications perpétuent le paradigme de la conception technocentrique, juste à un niveau supérieur.

Il faut donc aller plus loin en décroissant l'architecture du milieu naturel.

Nombre d'architectes sensibilisés à la cause environnementale optent pour l'intégration de leur projet avec le paysage. Qu'on pense au Centre culturel Jean-Marie Tjibaou en Nouvelle-Calédonie, de **Renzo Piano**. D'autres vont jusqu'à fondre leur construction dans le paysage, au point de les enterrer et de les couvrir de végétation, comme le Cumbria Visitor Centre d'**Arthur Quarmby**, en Angleterre.

Jean-Paul Boudreau suggère de travailler sur les espaces de transition. Le vocabulaire architectural est riche de ces loggias, balcons, vérandas, porches... « Tous ces espaces, ces entre-deux, qui ne sont ni extérieurs ni intérieurs, sont la meilleure façon de se réconcilier avec l'environnement », observe-t-il. En obligeant à un passage progressif dans l'édifice, ils rompent avec la dualité extérieur-intérieur à laquelle nous confinent les bâtiments hermétiques actuels. Jean-Paul Boudreau souligne le travail de l'architecte japonais **Tadao Ando** qui s'est inspiré de la tradition japonaise pour créer des habitations ouvertes. Ses maisons sont constituées de volumes aux fonctions distinctes et séparées par l'extérieur. « Pour passer de l'une à l'autre, il faut mettre les pieds dehors », illustre Jean-Paul Boudreau. C'est aussi la démarche d'un autre Japonais, **Shuhei Ando**. Toujours au Japon et à plus grande échelle, l'ACROS, de l'architecte **Emilio Ambasz**, présente sur une façade inclinée un étage de balcons végétaux. L'édifice n'est plus délimité par une cloison abrupte et étanche, mais par un jardin, un milieu de vie animé par les usagers.

Si les espaces de transition atténuent la frontière, il est possible d'aller plus loin en autorisant des intrusions de l'extérieur vers l'intérieur. Jean-Paul Boudreau évoque l'architecte australien **Glenn Murcutt** qui reprend les principes du bassin d'eau combiné à une ventilation naturelle pour climatiser la maison. Le mouvement de l'air et la fraîcheur de l'humidité réveillent les sens de l'habitant, comme dans les œuvres d'Eliasson. Jean-Paul Boudreau imagine de multiples façons d'introduire des éléments naturels pour générer des ambiances et sensations environnementales et insiste sur les autres sens que la vision. « Le visuel, dit-il, a pris trop d'importance et nous fait perdre le contact avec le milieu naturel. » Évoquant la moiteur d'une salle de réunion après deux heures de travail, il lance l'idée qu'une fenêtre s'ouvre et laisse diffuser l'odeur du lilas. Il suggère aussi d'utiliser des matériaux naturels pour remplacer les murs de béton lisses et froids, à la vue comme au toucher. Les études le démontrent, la ville et le rythme urbain stressent l'être humain alors que la nature l'apaise. L'idée est donc d'induire en ville un autre tempo physiologique, celui de l'atmosphère naturelle et reposante vécue la fin de semaine à la campagne ou lors de nos randonnées en nature.

Enfin, l'édifice, aussi beau soit-il, ne fait pas la ville. C'est tout l'environnement urbain qui doit plonger les citoyens dans des expériences connectives avec le milieu naturel. Comme le constate Jean-Paul Boudreau : « L'art de l'architecte donne naissance à de beaux objets solitaires



Formes

Aujourd'hui, 90 % de la population vit proche du fleuve, mais ne le connaît pas, fait remarquer l'architecte Jean-Paul Boudreau.

que la science de l'urbaniste et de l'ingénieur a une volonté de contrôler et de rationaliser. C'est oublier que l'architecte et l'urbaniste participent d'une même histoire. L'un réalise en petit ce que l'autre projette en grand. » L'un et l'autre devront travailler de concert.

Un projet visionnaire pour rebrancher les Québécois sur la nature

Jean-Paul Boudreau est aussi porteur d'un vaste projet à l'échelle de la province afin de reconnecter les Québécois sur leur environnement (*FORMES*, vol. 3, n° 4, pages 30 et 31). Or, s'il est un élément qui a forgé l'assise culturelle d'un peuple, c'est le fleuve, le Saint-Laurent, par où sont arrivés les colons, l'épine dorsale du développement industriel et commercial. Pourtant, « aujourd'hui 90 % de la population vit proche du fleuve, mais ne le connaît pas », fait-il remarquer. Pire, le fleuve est devenu un obstacle que des milliers d'automobilistes doivent franchir matin et soir. C'est donc par le Saint-Laurent que Jean-Paul Boudreau souhaite reconnecter les Québécois à la nature. Dans ce projet, Montréal, Trois-Rivières et Québec deviennent les pôles d'attraction majeurs tandis d'autres pôles secondaires permettent de rallier tous les Québécois, de Montréal à la Baie-des-Chaleurs sans omettre les Saguenéens. Au cœur du projet, le fleuve tisse de multiples liens : des Québécois vers l'environnement, d'un pôle à l'autre, d'un Québécois à l'autre.

À Montréal, le pôle enjambe le fleuve, de la jetée de la Pointe-du-Moulin à l'île Sainte-Hélène, et devient le Centre international de veille et d'éveil à l'environnement. Sur la jetée Victoria, le silo n° 5 se transforme en Centre de recherche scientifique et d'application technique de l'environnement pour stimuler la recherche environnementale et en promouvoir la diffusion et les applications. Au milieu du fleuve, sur le pont de la Concorde, surgit

l'édifice phare du projet, appelé à devenir l'emblème de Montréal, au même titre que la tour Eiffel rime avec Paris. Le bâtiment mi-nature, mi-construit, se veut en fusion totale avec son environnement immédiat, le fleuve, et en coévolution avec les saisons. L'été, des brumisateurs vaporisent de l'eau à partir des panneaux de verre en forme de voiles et rafraîchissent les visiteurs de ce bâtiment-navire. En hiver, quand l'eau gèle, il devient banquise et au printemps, les usagers expérimentent la débâcle alors que les pans de glace finissent en grand plouf dans le fleuve. Voilà qui rappelle les œuvres d'Eliasson. Cet édifice héberge la Cour internationale de l'environnement et du droit environnemental. Il abrite le siège du Protocole de Montréal et le secrétariat de la Convention sur la diversité biologique, déjà installés à Montréal, et d'autres organismes onusiens à venir et traitant des aspects légaux de l'environnement. Le siège d'un éventuel contrat naturel? Sur l'île Sainte-Hélène, de la Place des Nations à la Biosphère, prend place le volet public du projet qui, par l'entremise de musées, d'activités d'éveil, de centres de démonstration, éduque les visiteurs à vivre en harmonie avec la nature. Scientifique, environnemental, touristique, économique, culturel, législatif, rassembleur... difficile de trouver projet plus intégratif.

« Le projet vise à reconnecter l'homme avec la nature pour que des actions environnementales et des gestes respectueux de l'environnement se concrétisent dans l'environnement urbain », résume Jean-Paul Boudreau. Un pas crucial dans la marche vers l'ère de la révolution environnementale. ▀

Bibliographie

Michel Serres, *Le contrat naturel*, Éditions François Bourin, 1990
Madeleine Grynsztejn, *Olafur Eliasson*, Phaidon, 2007
James Wines, *L'architecture verte*, Taschen, 2008

Centre international de veille et d'éveil à l'environnement : Au milieu du fleuve à Montréal, sur le pont de la Concorde, surgit l'édifice phare du projet. Le bâtiment mi-nature, mi-construit, se veut en fusion totale avec son environnement immédiat, le fleuve, et en coévolution avec les saisons. Source : Jean-Paul Boudreau, architecte

